

**RELATION DES
ÉVÉNEMENTS
MÉMORABLES
ARRIVÉS DANS
L'EXPLOITATION...**

Charles-Emanuel Micoud
d'Umons



Chaque Exemplaire sera paraphé au
premier feuillet

1142

RELATION

22

CE QUI S'EST PASSÉ DANS L'EXPLOITATION DE BEAUJONG, PRÈS DE LIEGE,

Appartenant à M. CHESON et Société.

LE vendredi 25 février dernier, vers dix heures et demie du matin, l'exploitation de mine de houille étendue communale d'Ans, près de la route de Bruxelles, à deux kilomètres de Liège, fut incendiée par l'effet des gaz qui pénétrèrent à l'un des côtés du rectangle (1) fait à la voine du Ravier du hure (2) Triquetaine qui est situé à 140 mètres de celui de Beaujong.

L'eau venant de la voine du Ravier arrivait sur celle du Pustay, et de celle-ci tombait, par le hure Beaujong, dans celle du Murais, que l'on exploitait dans

(1) Sont-ceux qui ont servi de ligne séparative en l'absence de muraille, les masses d'eau qui se trouvent entre deux rivières, particulièrement dans les rivières qui ont déjà été exploitées.

(2) Ans est un grand puits carré long dont les angles sont ordinairement arrondis.

ce moment et où il y avait 127 ouvriers. La chute d'eau étoit donc de 78 mètres, distance entre les deux veines (3).

Au moment que le panier (4), rempli de bouille, étoit relevé, Mathieu Labeys, ouvrier chargeur, s'aperçut que l'eau tombait dans le bue, dont la profondeur est de 172 mètres. Ses camarades crurent un instant que les tuyaux de la pompe à vapeur étoient engorgés, et que l'eau, n'arrivant point au jour, tombait dans le bue.

Cependant Labeys envoya Mathieu Lardinois pour avertir le maître ouvrier, Robert Gogin, qui étoit dans une veille (5) à 100 mètres de distance. Celui-ci arrivant promptement et reconnaissant bientôt que les chargeurs trompoient et que le danger étoit réel, son premier soin fut d'envoyer chercher son fils, Mathieu Gogin, âgé de 12 ans.

Personne n'étoit encore remonté ; l'eau étoit perdue considérablement. Gogin pouvoit échapper au danger ; il avoit même une jambe dans le panier, son fils est auprès de lui, lorsqu'il s'écria : « Si je meurs
« mes ouvriers périront ; je veux savoir d'où le dan-

(3) Les veines sont plus ou moins épaisses ainsi que leurs diamètres variables ; elles sont au plus horizontales inclinées d'un cent par mètre.

(4) Le panier est une forme cylindrique carrée qui est soutenue par des chaînes aux 4 angles. Ses bords sont accrochés à la grande chaîne qui est mise par des charreaux scellés au puits. La grande chaîne pèse : à 6 mille kilogrammes. Le panier estive communément près de deux mille kilogrammes de bouilles.

(5) Taille en marche dans la veine.

rier, les arrêter tous, ou périr avec eux! Il dit, s'élançant, met à sa place Nicolas Rign, aveugle. Le panier s'élève rapidement, mais suspendu seulement à deux des 4 chaînes qui le soutiennent, il est sur le côté; quelques courriers ne pouvant se tenir dans cette position, tombent dans l'eau et en sont retirés par Gaffa et son fils qui ne le quitte pas.

Le panier redescend, il arrive pour la seconde fois; les courriers se pressent, s'entassent; mais la chaîne du coup d'eau en précipite une partie; les deux Gaffa, son fils et Jean Bernard sont encore là pour sauver ceux que l'eau même, déjà assez élevée, avait garantis.

Le panier revient pour la troisième fois, les chevaux du manège sont lancés, leur course est rapide; les cavaliers n'ont qu'un instant pour saisir la machine qui doit les sauver; Gaffa voit le danger, les imprudents ne l'écoutent plus, ils s'accrochent, remoncent; la plupart retombent et pèsent dans le baril, plus profond de deux mètres que le lieu du chargement où l'eau était déjà parvenue à la hauteur de la poitrine.

Il n'y avait donc plus un moment à perdre, le salut par le baril devenait impraticable, l'eau allait atteindre le toit des galeries. Gaffa consacre le jugement. Le dévouement de ce père de sept enfants en bas âge, avait électrisé Nicolas Bertrand, Mathieu Laboye et Melchior Clard, qui, ayant pu remonter, étaient restés auprès de lui. Il avait ordonné au premier (Nicolas Bertrand) de faire une

parvins au haut d'échage (5), afin que les ouvriers venant de l'égal (7) pussent sauter autour du haut, et passer à peu près celui d'échage, pour gagner les montées (8), tout autre moyen d'échapper à la mort étant impossible.

Au second, (Mathieu Labey) il avait pensé de se saisir de toutes les chaudières et de placer celles qui étaient affectées au chauffage (9) de la galerie principale, pour que les mineurs étant de loin qu'ils ne pussent plus arriver au haut.

Le troisième (Melchior Clavier) resta auprès de Gaglio, l'aidait à ramasser les sautoirs, et à les chasser même du côté des montées.

Précédemment Bertrand avait exécuté l'ordre de déchaucher le trou de sonde qui, du réservoir de la machine à vapeur, communiquait aux travaux de l'égal poudrage. Par ce moyen les ouvriers des tailles les plus éloignées pouvaient se sauver pendant que les parties basses se remplissaient d'eau.

Ces dispositions sauvèrent, en effet, la vie à beaucoup d'ouvriers, qui eurent le temps de rejoindre leur beau chef. Malheureusement quelques-uns courus à sa voix, restèrent près du haut dans le lieu du

(5) Puis aussi profond que le haut principal et formant d'une chaudière seule qui s'étend depuis 5 jusqu'à 20 mètres. On y arrivait du bas dans une cage de fer suspendue.

(7) Egal, partie basse.

(8) Galerie en montant.

(9) Toute excavation doit être isolée; c'est-à-dire, que, lors qu'on a creusé la souffite, il faut recouvrir la tête par des maçonneries de haut droit, afin de prévenir les éboulements.

chargement et dans l'espoir d'atteindre le portier ; ceux-là périssent victimes de leur impudence. Le portier redescendit ensuite plusieurs fois inutilement.

Les échelles placées pour le service de la machine à feu sembloient offrir un autre moyen de salut ; mais les malheureux qui ont tenté d'en profiter ont été précipités par la violence de la chute d'eau.

Les ouvriers et les enfants étant rassemblés, Geoffin leur répète plusieurs fois : « Lambert Calcon ne nous abandonnera pas, marchons vers le Roisre (19) ; » nous irons sur montées, il saura où nous arrêtons, » et si nous ne pouvons sortir d'ici par Beaujone, » nous sortirons par Marmonster. »

Que l'on se figure l'état de ces malheureux enfouis dans les entrailles de la terre, à 170 mètres de profondeur, rassemblés dans un petit espace, privés d'aliments et presque d'air vital, n'ayant qu'un espoir vague et craignant cependant encore d'être submergés par les eaux qui augmentoient à vue d'œil ! L'imagination ne va point au-delà, elle s'affaile même de l'espace immense qui les sépare du reste des hommes. Ah ! sans doute, il ne fut jamais de position plus désespérée ! Ici la réflexion est l'agonie même ; plus de folles espérances, plus d'illusion trompeuse, plus d'avenir, plus de lendemain, car le faible lambeau qui les éclaire s'écroule

(19) Roisre, galleis qui coupe sillonneux les montées,

se bientôt, en s'éteignant, les priver du moyen de diriger leurs travaux impuissants. *

Mais écartons un moment de notre vue ce tableau déchirant : ceux dont le salut va occuper tous nos instans ne sont plus en communication avec ce monde; il faut un prodige pour les sauver. En supposant qu'ils respirent encore, le terme de leur vie est limité; une heure, une minute sont des siècles pour eux. Ah ! si nous les ramenons à la clarté du jour, nous confondrons nos larmes en écoutant le récit de leur existence dans le séjour des morts !

Informés du malheur affreux que nous venons de retracer, Mrs. Mathieu, ingénieur en chef des mines, et Affignou, ingénieur ordinaire, se transportèrent sur les lieux.

Déjà les femmes et les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris lamentables, et c'est au milieu de ce théâtre de désolation que des ordres sont donnés pour faire arriver tous les secours nécessaires.

L'eau qui s'est élevée les jours suivans, jusqu'à six mètres au-dessus du niveau du bue, étoit, dans ce moment, de 14 mètres. Tout espoir de délivrance par Beaumont étoit donc anéanti; il étoit impossible d'enlever, en peu de temps, cette quantité im-

* Ce n'est qu'après avoir visité plusieurs mines de houille que nous avons pu avoir une idée juste des dangers des mineurs qui parcourent tous les jours ces labyrinthes, où, souvent, on ne peut avancer qu'avec une crainte, où l'on est quelquefois privé d'air, exposé à être brûlé par le gaz inflammable, noyé par des lacs souterrains et dévoré par des éboulemens.

menacé d'eau toujours croissante. L'inondation percevoit même attelées les parties les plus élevées des montagnes du du nord recréer les surfaces dans un si petit espace qu'elles fussent entièrement privées d'air et suffoqués.

Désolétons-nous comme la multitude qui nous environne ! courons-nous tenter des vaines dans l'histoire du pays de Liège , où l'on exploite la houille depuis huit siècles, ne fournit pas un seul exemple ! laisserons-nous périr, enfin, des hommes qui nous ont donné l'exemple du courage et du dévouement ! Non , sans doute. Maîtriser les eaux pour ne pas rendre infructueux les travaux qu'à la seule inspection des lieux M^r. les Ingénieurs des mines et le S^r. Lambert Colas ont commencé d'entreprendre dans le hure de Munster , éloigné de 173 mètres de celui de Bouillon , est notre premier soin. Aussitôt, on ajoute à la pompe à feu les efforts de la machine à manivelle (1) : * les moeurs des flammes

(1) La pompe à feu a une course de 2 mètres , et le diamètre est de 2 décimètres 5 centimètres 5 millimètres. Elle donne un mètre et demi de pression par minute.

Nous ne nous dissimulons pas que la machine à manivelle est d'un bien faible secours dans ces occasions extraordinaires. Quelques coups d'eau de moulin sont peu importants ; mais il s'agit de rassembler le public en obtenant à son opinion. D'ailleurs, les vannes les combles dans l'eau, l'agitation incessante & comprime l'air dans quelques glaces prévoyées elles forment la respiration des hommes enlaidis dans le hure. Si les vannes, dont sept sont vaines au total, nous ravent mené, nous nous proposons de leur joindre de grands poutres pour produire le même effet. Nous avons appelé depuis, de Giffa même, que le mouvement donné à l'eau sans cesse est utile.

* Première divergence que nous avons eue avec le public.

sont avertis, ils offrent leurs secours, sont chevaux arrivés, tout est en mouvement, et l'on est sûr d'enlever plus de six mille mètres cubes d'eau en 24 heures.

Un détachement de la compagnie du département se rend sur les lieux pour maintenir la machine qui pourrait gêner le jeu des machines. Modeste le veut Hardy, avec une subtilité digne des plus grands floges, met le barc Mammoth, ses courriers, ses chevaux à la disposition des ingénieurs.

La galerie de cette exploitation, à l'extrémité de laquelle on doit ouvrir une tranchée, est encombrée, il faut y conduire l'airage à une mètres, mais des blocs de rochers ne laissent qu'une issue très-étroite et dangereuse. Mr. Migneron ose s'y glisser, il y laisse une partie de ses vêtements, il est saisi par le conducteur Maboie, et leur exemple est imité par quelques ouvriers courageux et à qui leur structure permet de suivre la même voie. Le Sieur Lambert Gélou reste engagé à l'entrée du passage, et il fait des efforts pour le relâcher par les pieds.

Quelques heures suffisent, cette heureuse audace ayant ouvert le passage des travaux, l'on s'active. Mr. l'ingénieur Migneron est à la tête des ouvriers, on ouvre une taille dans la veine qui a moins d'un mètre d'épaisseur, et on se dirige sur le côté, rampe de la boue.

Deux ouvriers seulement, couchés sur le côté, peuvent travailler dans cet espace étroit, mais ils se succèdent au moindre affaiblissement de leurs forces, et chaque escouade de 20 hommes est relevée toutes les 4 heures.

La veine est dure, on ne pénètre que deux mètres en trois heures; l'eau frappe à coups redoublés; inutile espoir! nous ne sommes point entendus par les malheureux que nous voulons délivrer.

Il s'agit cependant de fixer leur attention, de les attirer sur la montée intérieure de Beaujeu, la plus voisine de la direction de nos travaux. En vain on fait jouer la mine, on tire des pétards; la nuit du vendredi et une partie de la nuit du samedi 29 février se passent sans espoir.

A cette époque, le niveau de l'eau étoit remonté de trois mètres environ, malgré tous les efforts; mais le public ignorent cette circonstance,* et le courage des travailleurs n'étoit point abattu. Les travaux sont continués, et vers les huit heures du matin, le 29, on éprouve la satisfaction d'entendre un bruit éloigné, annonçant que les malheureux victimes ont suivi notre plan et qu'ils travaillent eux-mêmes dans l'intérieur.

Néanmoins, on devoit accélérer les travaux de la tranchée, l'eau dans la journée du samedi étant encore montée de six mètres. Ainsi il fallut nécessairement arrêter le coup d'eau au sommet du bass. Triquenois, et c'est ce que les charpentiers parvinrent, enfin, à exécuter le dimanche matin premier mois, en surélevant des pièces de bois dans le Sas-sage(†‡). De ce moment l'eau commença à diminuer.

Dans cet état, qui ne croiroit que les infortunés naufrés dont les efforts ont été entendus, vont être,

* Seconde circonstance que nous avons cachée au public.

†‡) Terre, sable, schiste ou roche qui supportent deux étages,

délivré! Cependant nous sommes bien éloignés encore de cet heureux moment.

Nos travailleurs, trompés par les effets de l'acoustique, veulent prendre une autre direction. Dans la nuit du 29 février au premier mars, et par un excès de zèle, ils résistent à Mr. l'ingénieur Mignaux, lequel leur observe qu'ils s'exposent à aller dériver dans l'eau. Découragé, il apprend qu'à l'extérieur, les femmes, les enfans murmurent aussi; il conçoit toute la responsabilité qui pèse sur sa tête, et cède, pendant quelques heures, à la volonté des travailleurs.

Nous arrivons au jour, en ce moment, décidé à descendre pour rétablir l'ordre, lorsque l'ingénieur remonte et nous assure que les ouvriers ont reconnu leur erreur, qu'ils sont revenus à la première taille au ventée, et que le bruit venant de l'intérieur est plus sensible.

Arrivés au deux mars, nous ne pouvons cependant encore juger de la distance, le bruit ne suffit pas même pour assurer la direction, et quelquefois il paraît venir d'un lieu plus élevé que notre tranchée. L'ingénieur en chef, Mr. Mathieu, descend; il se réunit à son collègue : ils consultent les Srs Lambert Colaux, Edouard Bernard, maître ouvrier de nuit de l'exploitation Beaujeu et dont le fils étoit au nombre des malheureux, Etienne Leclercq, maître ouvrier de la fosse de Nide, le veuve Hardy, et il est résolu qu'on continuera dans la première direction sur le côté, rumb de la boussole qui devoit conduire à la fosse moule du barc Beuport.

Mr. Migneron remonte au jour ; il fait sur le sol, le tracé de ses opérations arithmétiques, mais pour vérifier ses calculs que pour tranquilliser le public impatient et consoler les mineurs.

Enfin, toute la journée du dimanche ser. men, celle du lundi deux et une partie du mardi trois, s'écoulent ainsi dans les tourmens d'une espérance toujours trompée.

Les circonstances sont la même même ; mais quelques-uns s'avancent point. La veille n'a encore que 24 mètres de longueur le lundi matin à midi, il n'existe aucun plan qui soit exact ; la distance est impossible à calculer, encore que l'espèce à franchir est peut-être le double plus considérable que nous le croyons, en supposant même que les caissons enroulés, qu'avec raison nous jugeons privés de lumière, peuvent continuer à travailler.

Dans cette aridité, chaque mineur de force est requis de fournir six mineurs des plus robustes ; mais le local est trop étroit pour permettre de travailler à plus de deux hommes dans une situation très-gênée. L'air rassis et privé d'oxygène suffoqué à peine à la respiration. On propose d'ouvrir une nouvelle chambre ou taille dans une autre direction, presque parallèle à la première, sans courir de périls autres celle-ci avec la même aridité. Finalement, l'idée à Mr. Migneron, est avis est adopté, et l'entrée du baril est interdite à tous ceux qui ne sont pas strictement nécessaires.

* Décision prise que le public apprend.

Et voilà les deux villes sont réunies pour n'en former qu'une , et conduire un siège plus réglé.

Enfin nous arrivons au mardi trois mars ; le serrement répété au late Triquetate insiste ; Penn continue à diminuer , on entend plus distinctement le bruit des canons de l'intérieur ; mais rien n'indique encore si la direction de notre tranchée nous conduit réellement au but. La sonde pénètre sans résultat ; les effets variés des sons produisent une illusion telle que nous craignons de nous égarer des inflexions qui , plongés dans les ténèbres , peuvent être également déçus ; peut-être enfin que les travaux mêmes , sous lesquels ils succombent , rendent nos efforts impuissans ! leur bruit ne parvient-il plus à notre oreille , nous imaginons qu'ils ont cessé de vivre ! Quelle anxiété ! quelles angousses !

Dans cette situation , les lumières sont inutiles ; le sile ne suffit pas ; vaincre tous les obstacles ou succomber est notre dernière résolution.

Le mineur respirant à peine , dégoûté de saur , ne peut faire usage du pic que pendant quelques minutes , on autre le remplacé , les travaux traquent et nous conservons l'espoir de déborder dans la nuit.

Bien qu'il de cette double expérience , déjà hébraux de l'air , je dois l'ordre de s'espérer des courtiers aussi que le sonde aura pénétré directement sur des infatigables , et je rentre en ville à quatre heures après-midi , avec Mr. l'ingénieur en chef Mothier.

A peine de retour à la préfecture , Mr. l'ingénieur Migneron me rappelle sur les lieux , en me donnant

avis que nous sommes en communication. Il est près de six heures, je fais prévenir Mr. Mathieu et Mr. le docteur Loyer. Le père, et l'oncle Mr. Assias, fils, docteur en chirurgie. Un nouveau détachement nécessaire pour maintenir l'ordre est déjà en marche; des couriers expédiés par Mr. le maire d'Ass (13) se succèdent sur la route; tous les citoyens sont à leur porte un flambeau à la main; nous arrivons, et nous apercevons qu'en effet la corde * ayant pénétré trois mètres, a rencontré obliquement un ancien trou, et que dès-lors, quoiqu'indirectement, nous sommes en communication avec les malheureux enfoués et privés de lumière depuis plus de quatre jours. Mais à quel point la corde s'est-elle rencontré l'ancien trou, et quelle est la longueur de ce dernier? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Comment faire passer des secours? on ne peut faire usage des tubes de fer blanc préparés pour introduire des liquides. Un jour encore, et plusieurs survivans peuvent cesser de vivre! Heureusement que l'on est sûr de descendre dans quelques heures; elles s'écoulent avec une lenteur désespérante. Chacun de nous croyant entendre les gémissemens des malheureux pressés à rendre le dernier soupir, voudrait avoir le pie dans les mains pour hâter leur délivrance, lorsqu' enfin ils indiquent aux secours une meilleure direction à don-

(13) Mr. Piquet, maire d'Ass, a fait prêter d'un rôle romain.

* Si la corde se croche et se fait plusieurs variations, la corde n'est niropu la tén, et elle devroit inutile.

sur à la sonde, qui pénètre directement sur eux à deux heures du matin. Nos travailleurs les appellent, ils répondent et les supplient de boucher le trou, ne pouvant supporter l'inspiration de l'air qui s'y introduit avec impétuosité.

C'est là le moment de prendre des précautions contre le feu, et de disposer tout ce qui peut être nécessaire pour rappeler à la vie des hommes étendus, privés d'air et d'aliments depuis 5 jours et 5 nuits.

La lumière dans notre galerie est à distance des travailleurs, le garde feu a ordre de reculer à mesure que la flamme de la chandelle lui indiquera la présence du gaz inflammable. Du bouillon, du vin et des conserves sont descendus dans le bary; les femmes, les enfans sont éloignés de l'entréee des bâtimens, infortunés! ils ignorent encore que plusieurs d'entr'eux auront à pleurer un mari, un père, un fils. Arrivons-le, la sensibilité n'exclut point le courage, depuis cinq jours nous vivons sous le coup navré d'un spectacle d'autant plus déchirant que les familles des bouilliers sont très-nombruses, et que toutes sont réduites à la misère la plus affreuse lorsqu'elles perdent leurs chefs.

M. Georgeau, colonel de la gendarmerie, de Rouvray, auditeur sous-préfet, et d'autres personnes distinguées, viennent, dans la nuit, nous offrir leurs services. Nous sommes tous impatiens, et les gardiers désirant voir le pérille de défrayer leurs camarades, ne veulent plus être relevés.

La nuit se passe ainsi dans l'attente, jusqu'à 7 heures du matin, le 4 mai, que les travailleurs, épu-

lément impétueux, font jouer une mine dont la fumée les incommode. Ce moyen expéditif est interdit, parce que son effet latéral peut tuer quelqu'un des hommes mêmes que nous voulons arracher au tombeau; le poudre peut aussi allumer le gaz inflammable et faire périr nos propres travailleurs. D'ailleurs, nous sommes certain de l'existence de tout ceux qui ont suivi le brave Gogga, et le moment de leur résurrection ne pouvant être éloigné, nous allons rapporter ce qui s'est passé dans l'intérieur, d'après les déclarations naïves que nous avons reçues, et auxquelles nous ne changerons que ce qui est absolument indispensable pour les rendre intelligibles.

DÉTAIL DES FAITS

CEI SE SONT PASSÉS DANS L'INTÉRIEUR.

Nous avons laissé Gogga au milieu des mineurs qu'il a rassemblés près le banc d'usage, lorsque tout espoir de salut, par le baril Beaupère, était enlevé.

Quelques ouvriers descendirent pour jurer du progrès des eaux, les autres se parèrent sur l'arcout pendage (1), où ils arrivèrent dans l'eau le plus déplorable. Les enfans répandaient des larmes de larmes, ils pressaient Gogga. « Cher maître, lui » disaient-ils, par où sortirons-nous? Mon Dieu!

(1) Force tirée et lâchée.

« se peut-il que nous devions mourir si jeune ! »
 Gaglia leur impose silence et les rassure en leur promettant qu'ils échapperont tous. Aussitôt il distribue son monde dans les différentes montées, depuis la 4^{me}. jusqu'à la 7^{me}. se communiquant toutes par la Boiss. Les mineurs les plus robustes et les plus courageux sont choisis, et il les mène à la 7^{me}. montée pour y entreprendre une tranchée et se fayer une issue, dans la persuasion où il étoit qu'on pourroit y déboucher aux travaux du hure de Marconster.

Quoiqu'il ne fut pas possible d'employer plus de deux hommes, pour ouvrir la tranchée, l'ouvrage avançoit, parce que les mineurs se relevaient successivement. Les plus faibles transportaient le miner dans l'escal pendage. Ils avoient déjà ouvert un chemin de 7 mètres de longueur en avant; ils espéroient être bientôt au milieu de leurs familles; chaque coup de pic, en rendant un son plus grave, annonçoit qu'on n'étoit pas éloigné du vide; mais quel fut leur désespoir lorsqu'ils débouchèrent à d'anciens travaux du hure abandonnés de Maria Wory, d'où il s'échappa, avec un bruit horrible, du vent (air inflammable) qui leur auroit causé la mort, si Gaglia n'eût subitement bouché la communication. Les ouvriers, frappés de stupeur, se laissent tomber sur le dalle (a) de la veine; quelques-uns veulent, néanmoins, continuer les travaux dans

(a) Mur de la veine, ou schiste sur lequel elle repose.

le même lieu. Gogio s'y oppose et leur dit : « Lors-
 « que vous n'aurez plus d'espérance, je vous re-
 « trouverai ici, et ce sera bientôt fini. »

Leur désespoir paroit être parvenu au comble , ils s'écrient tous que leur mort est inévitable ; ils poussent des cris douloureux ; les enfans demandent la bénédiction à leurs pères ; ceux qui n'en n'ont point s'adressent à Gogio et le supplient, à genoux, de la leur donner. Les hommes expriment leurs regrets sur le sort de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs pères ; tous gémissent, se désolent et demandent à leur chef ce qu'ils vont devenir.

Ce brave, qui ne craint jamais de les encourager, leur annonce qu'il y a des ressources à la cinquième montagne ; il veut les y conduire, aucun ne se lève et ne répond, ils jettent de nouveaux cris et semblent se refuser à entreprendre de nouveaux travaux. « Allons, » s'écrie alors Gogio, puisque vous refusez d'obéir, « mourrez ! » Il prend son fils dans ses bras, ses plus fidèles amis l'environnent, ils se placent à ses côtés : « ils veulent montrer à ceux qui traversent » leurs cadavres, qu'ils lui ont enseigné leur an- » chement jusqu'au dernier moment. » Ils s'em- brassent réciproquement, ils adressent leurs vœux au Tout-Puissant. Mais, ô prodige de courage ! un être faible, un enfant, qui semble inspiré (1), se lève

(1) Markou Gogio, digne fils du héros mélor, âgé de six ans et auquel on s'en douteroit peu. Il est d'une petite taille et il a les traits d'un enfant comme la plupart des haïtiens qui ont commencé à travailler trop jeune.

et leur dit à haute voix et d'un ton réaissant : « Vous
 « êtes comme les enfans, suivez les ordres de mon
 « père ! il faut travailler et prouver à ceux qui
 « nous surviennent que nous avons eu du courage
 « jusqu'à la mort. Mon père ne vous a-t-il pas
 « dit que Lambert Colas ne nous abandonnerait
 « pas ? » Il fit un pas en avant, et tous, comme
 frappés d'une inspiration soudaine, renaisant à la cor-
 fusion, se levèrent aussi, suivent Gogin le père, et
 vont entreprendre une tranchée à la 5^{me} montée.

Là, à peine arrivés, ô bonheur inexplicable !
 un bruit étranger frappe leurs oreilles. Bientôt ils
 reconnaissent qu'on travaille à leur dolérence, et
 leur espoir augmente d'autant plus, qu'ils distinguent
 les différens travaux du mineur : *laver*, *couper*
 et *hacher la veine*, *sonder* et *jauger la mine* (4).

À cette époque, suivant nos calculs, ils devoient
 être au samedi soir, c'est il y avoit déjà plus de
 55 heures que ces infortunés étoient descendus dans
 le leur Bonjean. Épuisés de fatigue, tant par les
 peines qu'ils s'étoient données à la 5^{me} montée que
 par les travaux qu'ils avoient déjà faits au moment
 de l'éclosion des eaux, ils refusoient encore de tra-
 vailler, en disant : « qu'ils auroient autant mourir
 « d'une manière que de l'autre. »

Dans cette extrémité, le courageux Gogin les

(4) *Laver*, c'est détacher la veine de son lit. *Couper*, détacher
 la veine de chaque côté pour enlever un bloc en quartier.
Sonder, c'est détacher la bousille du toit; l'on se sert de ceint
 en fer.

« traite de lâches; il leur déclare qu'il va hâter
 « sa mort et leur enlever tout espoir en le tuant
 « avec son fils, qu'il avoit aimé. » Tous se jettent
 au-devant de lui et promettent de n'importe lui obéir.

Mais l'air ne contient plus aucun d'origine, les deux
 chandelles qui éclairaient les travailleurs s'éteignent
 d'elles-mêmes. Une troisième mise en réserve dans la
 Roûte, et qui est pour eux le feu sacré, est renversée
 au même moment, par accident. Dès-lors une profonde
 obscurité dévrait le peu de courage qui avoit animé
 les curiers, et pour la 3e. fois, ils voient leurs trésors.

Le brave Gogin se désespère, il auroit le premier
 qui tombe sous sa main, quelque arme, il men-
 nace de poignarder celui qui cessera de travailler;
 et les reconduit ainsi à l'ouvrage au milieu des téné-
 breux; lui-même donne toujours l'exemple: ses mains,
 déshabituées à se servir du pic, sont ensanglantées;
 son digne fils Mathieu, ce héros enfant, vient fré-
 quemment lui ôter le poids, et lui dit : « Courage
 « père, i va bien. » (5)

Dans ces ardoises mortelles, les uns promettent
 de faire des neuvaines, les autres des pèlerinages
 tous pieds. Deux jeunes orphelins, âgés de 12 et
 14 ans, se flament qu'ils ne périssent pas, *parce*
que leur père, qui est au ciel, prie pour eux. L'un
 d'eux offre à son frère un morceau de pain; celui
 ci le refuse et le donne à un autre enfant qui le
 dévore aussitôt.

Mathieu Gogin ne pleure point : cet enfant n'est

occupé que de sa mère, de ses sœurs, de ses petits frères : « Père, il n'y a que vous et moi qui gagnions de l'argent; comment vivront-ils, ils demande-
 rent donc l'aumône? cher père, je sais que vous
 avez caché de l'argent dans notre étable à vaches,
 comment ma mère pourra-t-elle le trouver? — Et
 moi, mon fils, où as-tu caché le tien? Mais, je
 n'ai qu'un petit écu, c'est ma sœur qui l'a. »

Deux curriers se disputant, sont au moment de se battre : « Laissez les faire, disent les autres, si
 l'un d'eux est tué il pourra nous servir de nour-
 riture. » Ce propos mit fin à la querelle. Quel-
 ques-uns mangèrent les chandelles qu'ils avaient
 cachées, d'autres burent leur urine préférentiellement
 à l'eau extrêmement mauvaise.

Nicolas Bertrand, Mathieu Laboye, et Melchior
 Gloré, ces hommes courageux qui avaient suivi
 vaillamment leur brave chef, répandaient souvent :
 « Chag Gasse, il faut bien aimer un homme pour
 aller chercher la mort avec lui plutôt que de
 l'abandonner. » Un autre lui adressait des reproches :
 « Si vous ne m'avez appelé, peut-être que j'en-
 raïs pu monter au quatrième ponton. »

C'est ainsi que l'homme le plus généreux était
 doublement tourmenté.

Cependant, telle est la mobilité de l'imagination,
 qu'à l'idée de la mort la plus affreuse, succède une
 scène comique.

L'un de ces infortunés, envoyé à la tranchée, se
 pliait, en y entrant, pour la première fois, de la
 chaleur excessive qu'il ne peut supporter, lorsqu'il

observer qu'il n'avoit qu'un tron au nez...) ses camarades éclatent de rire, il est roué et dépensé de travailler.

Cette sorte d'absence, est subli de tous les maux, est de peu de durée ; le découragement venant, le besoin de substances est impérieux pour ceux, surtout, qui ont peu travaillé. Naguères craignant d'être calomniés, ils s'alloient au bord de l'eau que pour jurer de son élévation ; en ce moment, privés de lumière, ils y vont, en titonnant, dans l'espoir de trouver le corps de l'un de leur camarade pour leur servir de nourriture lorsqu'ils seront à la dernière extrémité.

Mais l'eau infecte est le seul aliment qu'ils peuvent se procurer dans des calottes (6) et dans une espèce de vase qu'ils nomment *cohy* (7) et que quelques-uns appellent plaisamment leur frère. Cernant (les travailleurs) couverts de sueurs, promettant à Gogin de s'humecter que leurs lèvres, et ils s'apaisent jusqu'à la dernière goutte sans se démentir : « Nous avons bû, disent-ils, le sang de ceux de nos amis qui ont péri au chargage. »

D'autres perdent le jugement, ils demandent le chemin pour retourner chez eux ; ils se plaignent de ce qu'on veut les faire mourir en les laissant sans lumière et sans nourriture. Ils veulent

(6) Espèce de mauvais chapeau presque sans bords, dont les travailleurs se servent & sur laquelle ils suspendaient une chandelle avec de la terre glaise.

(7) *Cohy*, vase qui servoit à contenir les chandelles.

avoir de la salade et des choux ; ils demandent des preuves de folie, s'emportent contre Goggin qui, sans cause, cherche à les calmer en les assurant qu'il les récompensera bientôt et leur donne tout ce qu'ils demandent.

Goggin, au dernier terme du malheur, s'occupe encore avec une tendre sollicitude de ses compagnons d'infortune ; il les appelle tous par leurs noms, et il espère que ceux qui ne répondent pas sont parvenus à remonter au jour. Il parle surtout d'Antoine Huber, qui, ayant mis le rhétor fixé à la cloche placée au-dessus du bar, avait le premier donné l'allarme : il ignoreait encore que ce mineur avait été victime de sa générosité. Étant d'une taille plus élevée que celle de ses camarades et espérant avoir assez de temps pour remonter, il avait cédé le pas à tous ceux qui paraissent être submergés avant lui.

Cinq jours et autant de nuits se sont écoulés dans cette situation, dont le seul récit fait frémir : les malheureux, n'ayant aucune idée de la durée du temps, croient être au lundi, et nous sommes au mercredi suivant, tant il est vrai que si les moments sont longs en proportion de la douleur ou de l'inquiétude plus vives et plus poignantes que l'on éprouve, le temps passe avec rapidité en raison de la préoccupation de l'esprit.

Terminons, enfin, ce récit, qui nous apprend à nous-mêmes de délierer des hommes qui nous inspirent tant d'intérêt.

Un passage est frayé sur une longueur de 47 mè-

que (3) à travers la mine, qui n'a que 3 décimètres d'épaisseur, et, par un bombar local, toutes les déviations de la route primitivement tracée, se trouvent compensées, et nous arrivons, par le même rumb de la boussole, sur le prolongement de la première direction prise. Enfin, nous n'avons plus d'autre forte à faire, tout est disposé pour les recevoir; ils nous attendent, chacun d'eux cherché à présider son camarade; nous sortons en 4 mars, et midi vient de sonner. Mais tout d'empressement peut occasionner une explosion, le mineur travaille dans l'obscurité, un dernier coup de pic détruit le dernier obstacle; l'air, en se mettant en équilibre, produit une sorte de détonation, qui, bien que faible, effraye et met en fuite une partie des travailleurs.

L'ordre rétabli, nos infatigables travailleurs se remettent, ils s'introduisent et traversent le passage qui les conduit dans nos lins.

Cet événement est associé à l'entrée du bureau où se trouvent réunis, dans l'intérieur des bâtimens, un grand nombre de personnes distinguées. Cependant, quelques momens de repos sont nécessaires pour accoutumer progressivement à l'air de Patmosphère et à la lumière, des hommes qui sortent du tombeau. Tout est préparé encore, depuis deux heures, par les soins de Madame la veuve Hardy.

(3) On a vidé depuis la longueur de la mine de l'air par les ouvriers de l'intérieur, afin que de 11 mètres : ils évitent les surprises une quantité de poids de 7 mètres à la fois, moins, ce qui ferait un total de 47 mètres.

Mr. l'ingénieur en chef *Marchés* et le docteur *Alcimus* s'en sont amusé. Chaque curieux est enveloppé d'une couverture, et reçoit, dans le bureau, une tasse de bouillon et un peu de vin. Bientôt, ils sont successivement mis dans le panier accompagné de quatre minces, debout sur les bords des angles de cette machine. Nous les examinâmes plusieurs fois avec inquiétude; notre bonheur n'est pas complet: sur 91 individus que nous redemandâmes à la terre, 70 seulement (3) ainsi ramené au jour, sont enveloppés d'une seconde couverture, et livrés aux soins généreux de Mrs. *Loyaux*, *Andréas*, fils, *Mathieu*, *Thérèse*, *Roseaux*, et autres personnes de Paris qui avoient offert leurs services.

Le bon *Goffin* et son fils arrivent les derniers, avec Mr. l'ingénieur *Migneron*, qui étoit dans le bureau depuis 24 heures, et qui s'est conduit avec un zèle digne des plus grands éloges.

Les réclamations retentissent, tous les yeux sont baissés de larmes, chaque spectateur veut retrouver un père, un fils. Ce moment de sensibilité, qu'on ne sauroit retracer, peut devenir funeste; les femmes, les enfans des malheureux de retour à la vie, veulent pénétrer dans l'enceinte; ils grattent la terre, ils font des trous dans le cloison, et jettent du

(3) Dans le premier moment j'en comptai 70 hommes sauvés, mais on a vérifié depuis, que l'on s'étoit mépris en mettant au nombre des vivans un enfant qui s'étoit laissé tomber violemment dans le panier et du vin. Sur 117 individus j'en compte dans le premier moment, 22 se sont noyés et 70 ont été sauvés.

paix et du fruit. Mr. Gougeon, capitaine de la gendarmerie, se distingue; il est partout et sévère les imprudens.

Mr. l'ingénieur en chef Mathieu, qui a suivi la plupart des opérations, et qui en a partagé la responsabilité, reçoit également sa part des bénédictions de la multitude, et joint, comme nous, du bonheur général.

Je rentrai en ville à 4 heures, avec Mr. Migneron, après avoir donné des ordres pour prévenir tous les accidens. Mr. Mathieu, resté sur les lieux jusqu'à 8 heures, fit faire une visite dans l'intérieur du bary, mais déjà l'air rempli de gaz délétère, ne permit pas de pénétrer, même sans feu, au-delà de nos travaux.

Tel est le récit fidèle des événemens qui ont excité un si grand intérêt dans toutes les classes de la société.

La difficulté d'interroger des hommes dont la plupart ne s'expriment point en français, le désir de répondre à l'impatience du public, nos devoirs de tous les momens, et le manque de temps, nous ont peu permis d'en soigner davantage le style; mais, du moins, les faits ont été recueillis avec un soin scrupuleux, ayant reçu les déclarations, séparément, de presque tous les mineurs dont notre plume insatiable n'a pu rendre que faiblement les expressions énergiques, et les sentimens de vénération qu'ils portaient à Goggin, pour cet homme aussi simple, aussi doux, qu'il est courageux.

Interrogé sur le motif qui a pu le déterminer à

exposer ainsi sa femme et ses six enfans aux horreurs de la misère, il répond avec simplicité, la larme à l'œil : « Si j'étais en la malheur d'abandonner mes enfans, je n'oserois voir le jour. »

Avez-vous eu part à la distribution des premiers secours du Préfet ? « Non, je suis assez riche. » Oui, certes, homme généreux, tu es assez riche, tes vertus, ton fils, digne d'un tel père, et ta reconnaissance !

Au moment où nous traçons ce dernier mot, nous recevons le *Moniteur*, qui nous apprend que, par son décret du 22 mars, le plus grand comme le plus juste de tous les Rois, a accordé la décoration de la légion d'honneur et une pension à Hubert Gogin. A notre grand Empereur seul, il appartient de sentir que la récompense double de valeur lorsqu'elle n'est point attendue et encore moins sollicitée. C'est ainsi que le monarque dont le règne présente à la postérité tous les hauts faits que l'imagination puisse concevoir, le conquérant, en même temps, le protecteur, l'appréciateur de toutes les vertus.

Nous ne trahirons pas sans proclamer les hauts de tous ceux qui ont montré tant de zèle dans cette circonstance, et plus particulièrement de ceux qui se sont le plus distingués, en accordant Mr. l'ingénieur Migneron.

Le conducteur des mines Malaise, a constamment suivi les ouvriers pendant les travaux.

Mr. Lambert Cohen a justifié complètement, par son infatigable activité, la grande confiance que le brave Gogin et ses compagnons ont placée, qui en un instant de l'éruption des eaux,

Mr. Hardy (Baptiste) est resté à la taille pendant le dernier nuit.

Edouard Bernard, maître mineur du nuit de la fosse Bonjean, n'a pas quitté le bar pendant les cinq jours.

Le Sr. Golland, père, a procuré tous les secours, et son fils a montré beaucoup de courage et d'intelligence.

Le maître ouvrier Ernest Lédere et son fils ont été, alternativement, à la tête des ouvriers.

Les deux frères Fourné, mineurs infatigables, que nous avons déjà cités dans l'un de nos bulletins, se sont distingués constamment, ainsi que Th. Lédere, Arnold Fourné, Lambert Jancor, Henri Lencor, François Rouven, Jean Wéry, et d'autres dont nous regrettons de n'avoir pas les noms.

A Liège, le 26 Mars 1812.

BARON DE MICQÜD.

« NOUS soussignés inspecteur divisionnaire , et
 « Ingénieur en chef au Corps Impérial des Mines ,
 « envoyés en mission par le Gouvernement , à l'oc-
 « casion des échauffements des 25 février et jour sui-
 « vant, ayant pris lecture de la relation ci-dessus ,
 « que M^r. le Préfet a bien voulu nous communi-
 « quer, avons éprouvé le besoin de joindre notre témoi-
 « gnage à celui de la reconnaissance publique , et de
 « déclarer que tous les faits contenus dans le pré-
 « cis publié par M^r. le Baron DE MICOUR, sont
 « parfaitement conformes aux déclarations recueillies
 « dans l'enquête que nous avons été appelés à faire :
 « en foi de quoi nous avons signé le présent.

A Liège, le 16 mars 1812.

Signé { L. CORDIER, inspecteur divisionnaire.
 { BEAUMIER, inspecteur en chef.

Nous, Notre Inspecteur est de profiter de cette circonstance
 pour réaliser le projet que nous avons vainement tenté jus-
 qu'à ce jour. Lorsque les veines et les orphelins des mineurs
 auront été recueillis, l'excédent des fonds provenant de la ven-
 dition publique et du produit de ce petit ouvrage, servira à
 fonder une œuvre de prévoyance et de secours. Elle sera en-
 tretenue d'abord par une cotisation obtenue sur les salaires des
 mineurs qui voudront participer à cet établissement. Les pré-
 scriptions des houillères y contribueront aussi par la moitié,
 chaque mineur, de la valeur d'un panier de houille que les
 ouvriers emportent au-delà de leur tâche.

NOTE

SUR L'ÉVÉNEMENT DÉPLORABLE

Arrivé dans l'exploitation du HONLOT.

LE dix janvier, à 11 heures du soir, une quantité considérable de gaz hydrogène qui s'était amassé dans d'anciens travaux de la grande veine où le propriétaire voulait établir un nouvel aérage, s'étant dégagé subitement, produisit une détonation si forte, que le chariot pesant environ 3,500 kilogrammes, qui se trouvait dans la vallée à peu mètres du niveau du hanc, fut retourné transversalement et en partie brisé, et que la couverture de la portion du bâtiment situé au-dessus du hanc, qui a lui-même 179 mètres de profondeur, fut emportée.

Quelque terrible qu'ait été cette détonation, il parait que peu d'ouvriers en avaient été atteints, parce qu'ils se trouvaient presque tous dans la partie la plus haute des travaux, et que le gaz ne s'était enflammé qu'après s'être élevé à une certaine hauteur de la roche. Mais l'explosion ayant détruit, en plusieurs endroits, les canaux d'aérage, les mineurs, en remontant vers le hanc, furent frappés d'asphyxie par le gaz résultant de la combustion qui s'était répandue dans les travaux.

Mr. Migeon, ingénieur des mines, s'est con-

naissance de cet événement déplorable que le lendemain à 8 heures du matin. Il se rendit aussitôt à la hucillière du Harlot, où son premier soin fut de donner des secours à huit individus, plus ou moins blessés et retirés du hare par les soins du maître mineur qui, accompagné par deux carriers, était descendu vers les 4 heures du matin, pour rétablir provisoirement l'aérage en réglant les bèches au moyen de courroies.

Mr. Migneron, sans considérer les dangers, n'hésita point à pénétrer dans le hare, où il ne rencontra que des cadavres, qu'il fit charger dans le panier et remonter au jour. Enfin le chirurgien employé les ressources de l'art pour rappeler à la vie les infortunés mineurs, il n'y eut plus temps. C'est dans le hare même qu'il aurait fallu leur administrer des secours; mais le chirurgien..... s'était constamment refusé d'y descendre.

A sa sortie Mr. Migneron trouva Mr. Mathieu, ingénieur en chef, auquel il rendit compte.

Le 13 janvier l'on comptait 63 victimes et quelques jours après 68. Vièges entées, enfants enfous et trépas orphelins se traînent aujourd'hui sous appais, sans ressources.....

Comme l'air atmosphérique n'a pu tarder de succéder au gaz délétère, il est bien à regretter que l'on ait différé d'instruire plutôt de cet événement les autorités. Le Préfet n'en a été informé que le lendemain à 2 heures après-midi, et le propriétaire de l'exploitation prétend qu'il n'a été averti qu'à 10 heures du matin. Il n'est donc pas douteux que si

Fou est ramené promptement au jour les infortunés, la plus grande partie eût été sauvée.

Une seconde explosion eut lieu dans la même houillère le 6 janvier, et elle ne peut être attribuée qu'à l'imprévoyance la moins excusable, puisqu'on devoit s'attendre à la présence du gaz hydrogène dans les endroits où Fou n'auroit point encore pénétré depuis l'événement du 11. Quatre ouvriers mineurs furent encore atteints et blessés.

NOTICE

SUR LES

EXPLOITATIONS DE MINES DE HOUILLE

DU DÉPARTEMENT DE L'OURTE.

MINES.

Les mines de houille sont répandues dans le département de l'Ourte, sur un espace de plus de six myriamètres carrés. Les plus grandes exploitations sont à proximité de la merse et autour de la ville de Liège; c'est aussi là que la houille y est la plus abondante.

La hutte de St. Gillen, où se rencontre le plus grand nombre de couches ou veines de houille, est située à deux kilomètres ouest de Liège, elle est élevée de 117 mètres au-dessus de la merse, et à 201 mètres au-dessus de Fochan.

Les veines varient en qualité et d'épaisseur : celle de Liège et du Val St. Lambert sont beaucoup plus grasses que celles qui se trouvent aux extrémités du bassin; c'est -à- dire, à Oupeye, Trembleur et Delhem, d'un côté; Hay et Seilles, de l'autre. Les veines ou couches les plus riches

qui aient été exploitées jusqu'ici, n'ont guère plus de 14 à 22 décimètres d'épaisseur; il en est qui n'ont que vingt millimètres.

Les intermédiaires, en masse d'argile dure et feuilletée, varient aussi de trois à 36 mètres et davantage.

Dans l'exploration des mines qui forment la bande de St. Gilles, Mr. Genard indique la 61^m. couche à 1060 mètres au-dessous du lit de la mer.

Mr. de Buffon a rejeté cette énumération comme fictive et conjecturale. Comment établir, en effet, qu'il existe soixante et une couches superposées, tandis que les travaux les plus approfondis n'en ont découvert que vingt-trois ?

Dans le toit des couches de houille même les plus profondes, l'on trouve fréquemment des impressions de plantes telles que fougères, roseaux, etc., ce qui indique des révolutions nombreuses. Les rochers sont effondrés de schistes, et ont reçu des mouvements verticaux : les uns sont horizontales et couchées ; les autres sont perpendiculaires au centre de la terre. Les houillères auxquelles les observations sont dirigées, dirigent l'inclinaison de celles-ci par pendages de volées et celles des autres par pendages de plateaux.

Pendage de volée, demi-volée, quart de volée, selon eux, sont les divers degrés d'inclinaison qui se trouvent au-dessous de la ligne diagonale d'un quart ; et pendage de plateau, demi de plateau, quart de plateau, sont ceux qui se trouvent au dessus.

Dans les pendages de plusieurs, les couches ou veines occupent une étendue proportionnée ; c'est-à-dire, que si la veine la plus proche de la superficie parcourt le circuit d'un kilomètre, l'affleurement de la veine qui lui est inférieure, la dépasse en proportion de leur distance respective.

EXPLOITATION.

L'origine de l'exploitation des mines de houille dans l'ancien pays de Liège, dont se compose en grande partie le département de l'Ouest, remonte à l'année 1198.

Ces mines s'exploient au moyen de burs, saffes, gralles et bouillies.

On appelle *burs*, des puits creusés à la profondeur de 170 à 300 mètres, et davantage, de la superficie. L'orifice d'un *burs* est un parallélogramme, c'est-à-dire, un carré long dont ordinairement les extrémités sont arrondies. Les deux parois de l'ouest et de l'est pendage de la veine, où s'est arrêté l'affleurement du *burs*, s'appellent *maître-d'acier* et *maître-d'aval*. Les parois opposées sont les plus allongés, s'appellent *longues maîtres*. C'est sous ces longues maîtres que se prennent et se dirigent les niveaux du *burs*. On appelle *niveaux* du *burs* deux veines que l'on pousse à travers la couche et que l'on conduit à justes niveaux, pour introduire l'air et donner passage aux ouvriers. On

donne à ces galeries deux mètres 50 à 334 millimètres de largeur, et 18 mètres 340 millimètres à 20 mètres de longueur. Indifféremment à ces voies et dans une direction parallèle, l'on pratique deux conduits appelés *pechage* pour recueillir les eaux et les diriger sur un réservoir que l'on s'est ménagé en approfondissant le banc, trois mètres environ en-dessous de la veine à laquelle il se termine.

Les *bourrages* sont des bancs souterrains que l'on creuse pour parvenir aux veines; ils s'établissent ordinairement aux niveaux du banc et se creusent perpendiculairement; c'est ce qui les distingue des *terrets* qui se font quand le pechage est fort redouté et qui sont ainsi appelés, parce que l'extraction s'y fait au moyen d'un tambour ou tour à manivelles.

Une *vallée* ou *gralle* est un chemin large d'environ deux mètres et d'un mètre et demi de hauteur, qui commence au-dessus du niveau du banc et descend dans la veine perpendiculairement à ce niveau.

Pour exprimer la longueur d'une *vallée*, les *Acadiers* disent, elle a un ou deux *plombs* du banc; c'est-à-dire, qu'elle a une fois ou deux fois la longueur du banc. Toutes les voies dirigées parallèlement aux deux côtés d'une *vallée*, se nomment *coûtremaux*.

Pour découper la veine, on établit des *milles* de 20 mètres en 20 mètres. Dans chaque *vallée* on n'extrait le combustible qu'à la distance de six mètres : le surplus de l'espace est réservé pour soutenir le toit, et c'est ce qu'on appelle *surra*.

L'air se communique dans les travaux souterrains au moyen d'un *bare d'aérage* dont on distingue quatre parties principales appelées, vulgairement, *royon*, *piéreuse*, *barrey* et *chabture*.

Le *barrey* est un petit bare que l'on creuse non loin, et à l'ouest du bare principal, à une profondeur qui ne peut être moindre de 24 mètres et qui doit nécessairement se terminer sur un rocher ou autre corps solide. À ce point on fait un chemin nommé *piéreuse* pour se rapprocher du bare principal et communiquer avec le *royon*. Le *royon* est un petit bare creusé et ménagé dans la *maître-d'œuvre*, c'est-à-dire, dans le puits de l'ouest pendant du grand bare dont il est séparé par un mur de briques.

Enfin la *chabture* est une chemise ronde, faite de briques et construite sur le *barrey* à la superficie de la terre, et à la hauteur de 8 à 17 mètres. Plus petite chemise s'élevation plus son drage d'air est actif et en facilité la circulation au moyen d'un *refou* (braier) que l'on descend dans le *barrey*.

ORIGINE DES ARÈNES.

Les galeries d'évacuation construites pour l'épuisement des mines de houille submergées, furent constamment l'objet de la sollicitude et d'une protection spéciale du Gouvernement. Leur construction fut reconnue nécessaire dès le 13^e siècle. Les exploi-

tiens qui s'étoient faites jusqu'alors avoient été dirigées sans ordre et sans méthode. Les voûtes les plus proches de la superficie ayant été immédiatement excavées, les eaux s'étoient répandues dans les vides, et y formoient des lacs souterrains qui rendoient insensibles les voûtes inférieures.

L'entreprise de ces galeries, aussi difficile qu'elle étoit dispendieuse, s'étendoit pendant les 13^e. 14^e. 15^e. et 16^e. siècles, par les plus riches capitulistes de ce pays, auxquels le gouvernement fit des avantages dont il sera parlé ci-après.

Ces galeries, que l'on appelle vulgairement dans ces contrées *arènes*, sont des canaux souterrains creusés dans le roc solide, ou construits en murs de briques ou de pierres. Sur l'étendue de ces canaux, plusieurs puits appelés *bars d'arènes* ont été creusés pour donner l'air et procurer les accès nécessaires tant pour leur construction que pour leur réparation.

On distingue des *arènes fraîches* et des *arènes chaudes*. Celles-ci tiennent leurs eaux dans la même, tandis que les eaux des premières jaillissent dans les fontaines de la ville de Liège.

On ne compte que quatre arènes fraîches, lesquelles étoient placées spécialement sous la cause gauche des loix : ceux qui eussent porté atteinte à leur conservation, à leur cours et à leur utilité, étoient punis de la peine capitale.

Trente arènes, au environ, parcourent et débouchent actuellement les mines de ces contrées. Chacune de ces arènes avoit un district particulier dé-

fendu par des massifs qu'il étoit interdit d'exploiter et qui empêchaient qu'elles ne se communiquassent. Si ces massifs dont les constructeurs des galeries avoient dû payer la valeur aux propriétaires de la superficie, qui étoient aussi propriétaires des mines, eussent été respectés jusqu'à nos jours, que de richesses minérales ne seroient point entrées sous un même niveau d'eau !

Le cours, l'étendue et le circuit des veines différaient ainsi que leur profondeur. Il en est, assure-t-on, dont le développement parcourt un espace de 15 kilomètres; mais on comprend, dans ce calcul, les vides produits par les extractions successives des mines, ainsi que les conduits que l'on appelle *riares*, et que l'on a percés, dans la suite, pour verser les eaux sur les veines.

Ces vides et ces conduits forment des enchevêtrements ou des réseaux de communication générale qui, par droit d'accession, constituent le domaine et la propriété de l'exploitant.

Il est aisé de concevoir et d'apprécier combien les travaux des draineurs ont tourné au profit de la chose publique. Sans ces travaux, l'exploitation des mines submergées devenoit impossible.

Une arroyo étoit une propriété héréditaire et respectée comme telle. Pour indemniser le propriétaire et le coursir des intérêts de ses capteurs, tous les entrepreneurs d'exploitation dont les travaux étoient établis sur son cours, devoient lui payer une redevance dite *cana d'arroyo*. Ce cana étoit établi avant 1487; il est formellement rappelé dans

une loi, dite *paix de St. Jacques*, du 5 avril de la même année. Il n'existe autres dispositions édictées qui ait fixé la quotité de ce cens, que des *revenus* de la Cour du charbonnage fondés sur la coutume et l'usage. Depuis son institution, cette redevance ne parait avoir subi aucune variation, et il est certain qu'elle a été constamment acquittée ou dû être acquittée à raison du 25^m. des mines extraites.

Parmi les divers avantages accordés aux arrières, ils jouissent un droit de priorité à l'exploitation des mines lorsqu'elles étoient considérées comme leurs conquêtes. Dans ces derniers temps les exploitans ont contesté aux arrières le paiement du cens d'arrieres; mais les jugemens et arrêts rendus contre eux ont prouvé que cette redevance étoit aussi légitime que accablée. L'exploitation qui ne produit rien ne paie rien à l'arrieres; cependant l'entrepreneur préposé, conserve et continue ses travaux à la faveur de l'arrieres; la jouissance de l'arrieres est suspendue et il ne reçoit alors aucune indemnité ni intérêt. Ainsi quelle qu'ait été l'activité des exploitations, il n'est pas vraisemblable que les arrières aient perdu, à beaucoup près, l'intérêt de leurs capitaux.

COUR DU CHARBONNAGE.

Un tribunal connu sous la dénomination de *Cour de sous-jurés*, étoit institué, tant pour connaître, en première instance, de toutes les causes en matière de mines de houille et autres minérales, que pour

exercer une surveillance active, continue et immédiate, sur toutes les exploitations.

Ce tribunal, dont l'institution remonte à une très-haute antiquité, fut d'abord composé de quatre membres, puis augmenté de trois en 1487. Ils étaient choisis parmi les houilleurs de profession les plus judicieux et les plus expérimentés. Placés sous la juridiction et l'autorité du tribunal des échevins de la justice civile et criminelle du pays de Liège, la Cour des voir-jurés faisait exécuter les coutumes et règlements en matière de houillère, dirigeait les ouvrages, faisait aux entrepreneurs les plans qu'ils devoient suivre, autorisait les travaux avouagaux, interdisait, sous la sanction des échevins, ceux qui pouvoient porter préjudice ou qui s'exécutaient au mépris de ses ordonnances.

Les membres de cette Cour étoient chargés, avec leur responsabilité personnelle, de conserver les arènes franches, dont les eaux se versent dans les bœufs des fontaines de la ville de Liège; d'interdire les approches de ces arènes, ainsi que tout travail, toutes communications qui pouvoient y porter atteinte.

Pour être voir-jurés, il falloit subir un examen, tant sur l'art d'exploiter en général, que sur la disposition des couches, les limites des anciens travaux, les lieux où existoient les mines séparatoires, le cours et la pente des arènes, et enfin sur la jurisprudence, les usages et coutumes de houillère.

Les voir-jurés ne pouvoient être intéressés dans les exploitations. Ils résidoient, de quinzaine à autre,

les grands établissements, et les petits tous les séminaires, afin d'en reconnaître les ouvrages, donner des instructions, constater les travaux à proximité des bâtimens et dresser un rapport.

Dans le milieu du dernier siècle, le *Cour des voir-jurés* avoit beaucoup perdu de sa considération et même de son pouvoir : des échevins sous l'autorité desquels elle exerçoit, eurent des intérêts dans les exploitations ; dès lors, loin d'être protégés dans ses travaux, le *Cour de charbonnage* se vit relever une portion de son autorité. Les échevins se mêlèrent, en instance, de toutes les contestations dont la connaissance au premier ressort, lui appartenoit ; de sorte que, dans les derniers temps, les *voir-jurés* n'exerçoient que comme inspecteurs et experts. Néanmoins, quelques réduites que fussent leurs attributions, ils n'en exerçoient pas moins une surveillance active, qui mettoit constamment l'autorité publique à portée de suivre les exploitans dans leurs travaux, de puiser les instructions et d'assurer l'exécution des mesures que recommandoit l'intérêt public et la sûreté des propriétés particulières.

Ce ne fut qu'en thermidor ou à l'époque de l'occupation du pays de Liège par les armées, que le *Cour des voir-jurés* cessa d'être en exercice, et c'est alors que les exploitans abandonnés à eux-mêmes, commencèrent à violer les réglemens, et spécialement, sans mesure et sans prévoyance, les travaux les plus dangereux et les plus nuisibles à la chose publique.

Il est vrai que la cause primitive des événemens

malheureux, dont tant de mineurs, depuis quelques années, ont été victimes, doit s'attribuer en partie aux digues (cuvelliers et serrouents) que les anciens avaient construits pour contenir les eaux, et empêcher leur communication d'une exploitation à l'autre. Avant l'établissement des machines à vapeur, qui, dans le pays de Liège, date de 1780, l'épuisement des eaux ne se faisoit qu'à force de bras, de travaux, et au moyen de tirans descendans et remontés par une machine à vis-à-vis. Il n'est donc point étonnant, qu'entièrement à 1780, l'on se soit dispensé d'épuiser des eaux que l'on pouvoit contenir par des cuveliers; sur-tout si l'on considère que, par un vice de l'ancienne législation, l'exploitant qui, en épuisant les eaux répondait sur ses travaux, dévalsoit également les travaux de ses voisins, n'avoit droit à aucun dédommagement. Cette disposition, qui, au premier aspect, paroit injuste, pouvoit, néanmoins alors, se rapporter à l'intérêt public en avoir-pour-but de forcer les exploitans à conserver des terres d'une étendue suffisante pour limiter leurs travaux respectifs, et par ce moyen, prévenir et empêcher la communication des eaux d'un endroit à l'autre.

On ne peut découvrir que les travaux des anciens, sur lesquels on n'a que des notions incomplètes, fussent, depuis plusieurs années, l'art à l'usage, pour vaincre les obstacles physiques que présentent à chaque pas les vides formés, abandonnés et toujours remplis d'eau, d'air vicié et corrompu. Mais l'art a-t-il déployé ses ressources, et les ap-

ploteurs qui n'ignoraient pas et qui ne pouvaient ignorer ces obstacles, est-il sûr en qu'ils devoient faire pour prolonger la durée de leurs entreprises et assurer le succès de leurs travaux? Nous ne le pensons pas. La plupart n'eut cesse d'écarter les obstacles et les dangers en exploitant les veines supérieures, en descendant et même en creusant les autres et même séparatoires; en un mot, en détruisant tout ce qui avait été reconnu tel pour la sûreté des mines et pour la conservation des travaux.

La propriété des mines françaises n'a pas été plus respectée, et les choses en étaient venues au point que près d'une moitié des forêts de la ville ont totalement péri; mais le prévoyance du Gouvernement a amené enfin un nouvel ordre de choses, et fait espérer de grandes améliorations.

PROPRIÉTÉ DES MINES.

Conservation.

Dans les ci-devant pays de Liège et de Limbourg, les mines appartenaient aux propriétaires de la superficie et étoient pour eux un objet susceptible de toutes les transactions qu'ils vouloient faire. Il arrivoit que l'on pouvoit être; 1°. propriétaire du fond et des mines qu'il renfermoit; 2°. propriétaire du fond et des mines; 3°. propriétaire des mines et non du fond; 4°. ou enfin, n'être propriétaire ni des mines ni du fond et cependant avoir le droit de les exploiter. Ce der-

nier droit d'acquiescer par une action de *recusatio* dirigée devant les tribunaux, contre les propriétaires de la superficie que l'on constituait en défaut d'exploiter ou de pouvoir exploiter les mines sub-*terranées*. Cette action étoit fondée sur les principes d'intérêt public.

Ainsi le Gouvernement lithuanien n'accordoit ni concession, ni permission, ni privilège, ni encouragement; ne recevant aucune redevance, il n'entretenoit pas d'ingénieur; les seules obligations des exploitans, à son égard, étoient de se conformer aux ordonnances de la Cour du charbonnage.

Il n'en étoit pas de même à l'égard des propriétaires des mines et des arrières auxquels les exploitans devoient acquitter une redevance qui, pour l'ordinaire, étoit, pour les uns et pour les autres, de 30^{me}. brus de l'estraction. Nous dirons pour l'ordinaire, parce que la redevance due au propriétaire de la mine, redevance qui s'appeloit *droit de usage*, étoit quelquefois réglée par des contrats particuliers.

Au moment présent, il existe, dans le département de l'Ourt, 253 exploitations de mines de houille; mais, dans ce nombre, on ne compte que 30 grands établissemens avec machines à vapeur, et 4 à 5 avec machines à melette. Tous les autres ne présentent que des travaux du peu de durée, et la plupart, n'ont que des bours de clayonnage.

Toutes ces exploitations sont encore sans délimitation, à l'exception de cinq dont les proprié-
 taires ont obtenu des concessions.

res ont obtenu des actes de concession en conformité de la loi du 28 juillet 1792.

Ce dissent de délimitation donnait aux exploitans une infinité de moyens de se nuire, et avoit de plus l'inconvénient de placer les mines, qui eussent pu être exploitées avantageusement par une société, dans la puissance d'une autre.

Il est donc de l'intérêt même des exploitans qu'une délimitation générale, subordonnée à l'utilité publique, s'opère le plutôt possible.

Quoique la loi du 22 avril déclare les mines immuables et en attribue la propriété perpétuelle aux concessionnaires qui ne peuvent être expropriés que dans les cas et selon les formes prescrites pour les autres propriétés, toutefois le vœu du législateur a laissé à l'autorité le pouvoir nécessaire pour veiller à l'intérêt de la société, sous le double rapport de la durée des exploitations et de la conservation des hommes... elle lui a même laissé la latitude de proposer l'interdiction des travaux dangereux et mal conduits. En effet, il semble que ces propriétés ne pourraient être assimilées aux autres, sans tous les rapports, et d'une manière absolue.

Si l'importance nous peu à la société que le propriétaire d'une terre la cultive plus ou moins bien, ou même la laisse en friche, il n'en est point ainsi des mines. Il s'agit ici d'une propriété qu'on ne peut créer et dont l'emploi, l'entretien et la conservation intéressent toute la société. Cette propriété n'est point, comme le sol de la terre, une propriété per-

manente; elle s'épuise et disparaît à la longue; et s'est par cette raison même que les propriétaires, la considérant comme un bien léger, cherchent, non à recueillir les fruits et l'intérêt de leurs travaux, mais à se rembourser au plutôt de toutes leurs avances. Pour y parvenir et anticiper sur tous les produits possibles, ils sacrifient quelquefois, sans aucun ménagement, les ouvriers et les espérances de nos neveux. Le propriétaire d'une terre fait des dépenses pour l'améliorer, quoiqu'il sache très-bien qu'il ne retirera pas ses avances; mais il est déterminé par l'espérance louable d'augmenter le bien-être de ses enfans; le propriétaire des mines, au contraire, veut principalement rester trop promptement dans ses capitaux; son industrie n'a pas d'avenir, et tout ce qu'il peut dérober à ses successeurs est une conquête éphémère que son avidité occasionne quelquefois la perte d'une exploitation où reste enfouie une richesse à jamais perdue. De ces observations, il est aisé de conclure qu'il importe à la société de surveiller les travaux des exploitans, afin de lui conserver un combatible précieux que l'homme ne peut créer ni reproduire.

DÉTAIL DE LA CÉRÉMONIE

Qui a eu lieu le Dimanche au Mars 1878, à l'Hôtel de-Ville de Liège, pour la remise solennelle de la décoration de la Légion d'honneur au brave GOFFIS, et de ce qui s'est passé le reste de ce jour à la même occasion.

Dès que Mr. le Préfet de l'Ouest eut reçu la décoration de la Légion d'honneur destinée au brave Goffis, selon les dispositions du décret de nomination impériale en date du 12 mars, son plus grand empressement fut de tout ordonner, tout disposer pour ne point retarder cette touchante cérémonie et lui donner l'appareil proportionné à l'importance qu'inspirait la circonstance.

A cet effet, ce Magistrat avait invité Mr. le premier Président de la Cour Impériale, Mr. le général commandant le département, Mr. l'Evêque, toutes les autorités judiciaires, civiles et militaires, ainsi que MM. les chevaliers de la Légion d'honneur résidant à Liège, à se rendre à midi et demi à l'Hôtel-de-Ville pour assister à cette cérémonie. Il avait également convoqué MM. les propriétaires des houillères, les maîtres ouvriers, et des députations des mineurs des principales exploitations du département.

Mr. le Préfet, à la même heure, arriva dans sa voiture Hubert Goffis et ses fils. Une autre voiture

accompagnait les courageux *Bertrand, Laboye et Clavié*, fidèles compagnons de *Gogin*. Sur leur route depuis la Préfecture jusqu'à l'Hôtel-de-Ville et dans les salles de cet hôtel, ces cinq braves mineurs et assistant *Hubert Gogin*, furent accueillis par les acclamations et les applaudissements du public, mêlés aux cris répétés de vive l'Empereur !

Vu-à-vu l'estrade où *Mr. le Préfet* étoit placé entre le Secrétaire-Général de la Préfecture et *Mr. l'Auditeur Sous-Préfet de Liège*, *Hubert Gogin* et son fils étoient en première ligne, ayant à droite et à gauche *Mr. l'Ingénieur en chef* et *Mr. l'Ingénieur ordinaire des mines du département*. Sur la même rangée droite étoient *Mr. l'inspecteur divisionnaire* et *Mr. l'Ingénieur en chef des mines envoyés extraordinairement par le Gouvernement*. A gauche on voyait les trois compagnons de *Gogin*, et près d'eux, les jeunes *Thomas*, décorés de leurs médailles, ces modèles de piété filiale qui l'année dernière exposèrent leurs joues pour sauver leur père, ainsi que les maréchaux *Deler* et *Blanchard* qui se dévouèrent pour leur drapeau. Sur la seconde ligne on remarquait *M. le chevalier de la légion d'honneur* et les principaux magistrats et fonctionnaires. Une affluence de spectateurs remplissait cette salle et celles voisines.

Mr. le Préfet commença par la lecture de la lettre du *Comte*, par laquelle Son Exc. le grand-chancelier de la Légion d'honneur lui adresse la Croix, la lettre et le brevet depuis à *Ferdinand Gogin*. Le Secrétaire-Général donna lecture de ses pièces, et le public, par ses applaudissements, exprima l'enthousiasme que

lui inspira le style noble et touchant de Son Excellence. Ensuite Mr. le Préfet prononça un discours (1) plein de sensibilité, dans lequel il retraça avec chaleur les événements qui se sont passés du 28 février au 4 mars dans les hôpitaux Beaujeu et Monmontré. Il peignit le dévouement d'Hubert Goglin, de son fils âgé de 18 ans, de Bertraud, Labeyre et Clavié; le zèle avec lequel MM. les Ingénieurs des mines du département, la famille Hardy, le Sr. Lambert Colas et tous les autres mineurs se sont portés au secours de Goglin et de ses compagnons d'infortune. Il dispensa à chacun un juste tribut d'éloge. Son émotion fut au comble, tous ses auditeurs la partageant. Le moment désiré est venu : Goglin reçoit de Mr. le Préfet la croix d'honneur. Il la reçoit avec une assurance aussi décente que modeste. Son air s'était d'avance élevé de niveau avec son honorable situation. Le digne Magistrat l'embrasse et le couvre des larmes du bonheur. Le nouveau chevalier n'est pas moins fier. L'assemblée se livre aux élans de la reconnaissance envers notre AUGUSTE SOUVERAIN, et d'indignité envers Mr. le Préfet et le recommandable Goglin dont la modeste et digne épouse contemplant le triomphe.

Mr. le Préfet s'adresse ensuite au jeune Goglin et aux braves Bertraud, Labeyre et Clavié. Après avoir loué leur belle conduite, il remet à chacun d'eux une somme de 500 francs en or, ou titre de S. M. l'Empereur et Roi.

(1) Ce discours se trouve à la suite de cette notice.

Mr. *Médien*, ingénieur en chef du département, répond au discours de Mr. le Préfet, par des expressions de reconnaissance et de sensibilité auxquelles tout le monde applaudit ;

Et Mr. *Cordier*, inspecteur divisionnaire, termine cette imposante cérémonie par un discours où la noblesse des pensées fut d'autant mieux sentie qu'elle fut accompagnée de celle de l'accent et de l'expression.

Mr. le chevalier *Goffin*, son fils, son épouse, les courageux *Bertrand*, *Lobry* et *Givir*, sont reconduits à l'hôtel de la Préfecture, où un repas splendide les attendoit. Les personnes de Liège les plus distinguées par leurs fonctions, MM. les chevaliers de la légion d'honneur, les principaux propriétaires de hovillères, les maîtres ouvriers des diverses exploitations, et les jeunes *Thomé* étoient à ce banquet où l'ellégance la plus pure a continuellement régné. On admiroit le ton décent du vertueux *Goffin*, de son épouse, qui, comblée encore, et affaiblie par ses tourmens récents, répondit à une personne qui lui demandoit si elle n'étoit pas bien fatiguée : « Ce qui fait plaisir ne fatigue pas. » Leur jeune fils n'étoit pas une jeune moins admirable.

Mr. *Goffin*, dans le cours du repas, eut l'attention de se rendre un instant à une table qui étoit dans une pièce voisine pour s'assurer si quelques-uns de ses camarades, qui n'avoient pu être placés à la table principale, partageoient la félicité commune.

Au dessert Mr. le Préfet porta la santé de *S. M. l'Empereur et Roi, rémunérateur des belles actions* ;

toutes les voix s'unirent à la sienne pour exprimer l'amour, le respect et le dévouement des liégeois et des habitants de l'Ourte pour leur Souverain.

La seconde santé fut celle de *S. M. l'Impératrice-Reine, l'auguste Marie-Louise, Archiduchesse d'Autriche, bienfaitrice des malheureux, protectrice de la Société-Maternelle*. Cette santé fut accueillie avec la plus vive sympathie.

Alors Mr. le docteur *Antoine* fit, chants des couplets analogues à cette belle circonstance et qui furent accueillis avec plaisir par l'assemblée; le verre de Mr. le Préfet, Mr. *Hypolite Joubert*, chants ensuite d'autres couplets en l'honneur *Goffin*, et une chanson légère à son père.

Le fils *Goffin* porta la santé de *S. M. le Roi de Rome*. On répondit avec ardeur au toast de ce courageux enfant, adressé à l'enfant auguste sur lequel reposent de si hautes destinées.

Mr. *Cordier*, inspecteur divisionnaire annonce la santé de *Son Exc. le Ministre de l'Intérieur, protecteur des mines de l'empire et qui suit toutes les occasions d'accroître leur prospérité*. Cette santé fut vivement applaudie.

Mr. le Secrétaire-Général adresse la sienne à Mr. le directeur-général et au corps entier des mines, à Mr. l'Inspecteur divisionnaire, et à Mr. l'Ingénieur en chef extraordinairement envoyé par le gouvernement, à MM. les Ingénieurs en chef et ordinaires du département et au brave *Gallu*.

Mr. *Beussier*, ingénieur en chef délégué, se leva et adressa ainsi son toast à Mr. le Préfet de l'Ourte,

la reconnaissance le proclame le protecteur des ouvriers malheureux de ce département.

Une acclamation unanime confirme la justice de cet hommage.

ainsi se termine ce repas que tous les sentiments heureux dont paisement jouir les hommes en société, contribuèrent à embellir.

Ce même jour, Mr. Debonage, directeur du spectacle de Liège, donna une représentation au bénéfice des victimes de l'événement du 25 février. Le public s'y rendit avec empressement, tant pour concourir à une bonne action, que dans l'espoir d'y voir Mr. Goglin, son fils, son épouse et ses compagnons. Leur espérance ne fut pas déçue. Le digne Goglin, son fils, et ses trois fidèles amis furent accueillis à leur arrivée par les acclamations les plus vives, et les cris de vive l'Empereur ! se renouvelèrent à plusieurs reprises.

On donnait la pièce intitulée : les Deux Frères. Le public était avec une attention qui fait honneur à ses principes, ce passage : « un homme de bien n'est déplacé nulle part. » On aurait dit à l'application qu'il en fit, qu'il avoit été témoin, pendant toutes les circonstances de cette journée, de la dignité de la conduite de Mr. Goglin.

Le soir, ce bon père, son épouse, avec leur fils, ont été rejoindre leurs six autres enfans, et jouir dans l'intérieur de leur famille d'un bonheur que le public s'étoit empressé de partager avec eux, dans cette journée qui sera époque dans les annales du département.

Ainsi de cet immense foyer de gloire qui environne le trône de Napoléon , un rayon lancé sur le brave Hubert Goffin orne sa tête d'une auréole immortelle qui se reflète sur tous les mineurs et sur le département de l'Ourte.

Le Secrétaire-général, LUGNARD.

DISCOURS

Prononcé par M^r. le Baron DE NICOUUD, Préfet.

« Messieurs, lorsque l'année dernière, je signalai à l'estime, à l'admiration publiques deux enfans qui avoient courageusement exposé leurs jours pour sauver ceux de leur père, je ne pensois pas que ce dévouement si louable, mais si naturel, eussent surpassé, un an après, par un dévouement plus grand encore, et qui appartenait tout entier au sentiment pur de l'humanité. Heureux le département qui offre ces exemples sublimes !

« Jeune Thomas ! je ne cherche point à effleurer le mérite de votre piété filiale ; mais il ne s'agit point ici seulement d'enfans fidèles aux plus saints de leurs devoirs, de fils qui s'immolent pour le salut de celui qui leur donne la vie : c'est un époux qui abandonne sa femme, un père de sept enfans qui en livre six à la considération publique, et tenant par la main le septième, oublie son propre salut, pour ne s'occuper que du soin de sauver les compagnons de ses travaux. C'est un héros de femme qui veut partager les périls de son père, et qui,

dans une situation dont le seul récit fait frémir, relève, par son énergie, le courage des hommes fidèles qui l'entourent. Enfin, Monsieur, c'est Robert Goffin, dévalant sa belle ame dans ses mots immortels : « Si je monte, mes carrières périssent ; je veux les sauver tous ou périr avec eux. »

C'est encore son fils, son généreux fils, applaudissant à la résolution héroïque d'un tel père. Trois fois il est pu retourner à la famille ; trois fois il est présumé au départ de ceux de leurs compagnons, qui se hâtaient de fuir. L'eau se précipite en tourrens, le danger est certain ; plus de soixante minutes sont au loin dans les entrailles de la terre, et ils ne peuvent revenir avant que le passage ne soit fermé. Présent à tout, Goffin fait servir une lunette pour que du moins ils puissent arriver jusqu'à lui. Il sait qu'ils n'oseroient pas l'art de régler les effets propres à les sauver : sa résolution est prise, son fils reste auprès de lui ; leur exemple retient les braves Bertrand, Lebray et Claret. Ces braves généraux courent à la recherche de leurs compagnons d'infortune, et derrière eux Para forme une barrière invincible. Un gouffre inaccessible les sépare de nous, ils ne sont plus en communication avec ce monde. Prêts d'ailleurs, guidés par une faible lumière, ces malheureux sont enfoncés à une profondeur effrayante. Là, leur nourriture est une vapeur épaisse et métaphysique ; plus loin l'air en s'enflammant peut les consumer tout vivants, dans le centre de la terre, quelque entourés d'eau de toutes parts. Ils ont pour perspectives prochaines les ténébreux et la mort la plus

affaires. Mais *Goffin* et son fils sont avec eux, et ils vivent avec un régime fertile en prodiges; l'espérance n'est donc point éteinte dans leurs cœurs.

« L'espérance ! hélas ! leurs femmes, leurs enfans, leurs parens, leurs amis, tous ceux qui vivaient autour du gouffre l'avaient perdus. Les sanglots, les cris annonçaient le désespoir général, la consternation s'étendait de proche en proche avec la nouvelle fatale. Notre amie, celles de *Monsieur les Ingénieurs des mines* sont vivement affectées, mais non abattues, et si la douleur fut notre première sensation, le soin d'arrêter à la mort tant d'infortunés, fut notre première pensée : surmonter tous les obstacles ou périr fut aussi la dernière résolution de tous ceux qui nous ont secourus.

« Aucun moyen n'étant négligé, le haut *Mamontier* offre la seule route ; mais les plans ne donnent aucun renseignement exact et les distances ne peuvent être calculées. Il faut franchir un espace incertain, pénétrer plus de 60 mètres dans la mine, et se tenir, dans le sein de la terre, pour pratiquer une issue. Les ouvriers accourus en foule, ils se disputent l'honneur de travailler à cette recherche ; on est obligé de modérer leur zèle, de ménager leurs forces. *Lambert Chéron*, la famille *Hordy*, se signalent par des services de toute nature. *Ernest Leclerc*, *Bernard*, *Guilart*, *Malabre*, et tant d'autres que notre relation fait connaître, se distinguent par un zèle constant.

« *Me. Migneron*, ingénieur, ne quitte presque pas les travailleurs qu'il dirige : le premier il pénètre

dans ces autres profonde , le dernier il en sort. Mr. l'ingénieur en chef *Marbès*, visite les travaux et partageant la responsabilité que nous avions contractée, il les trouve beaux comme nous, de n'avoir qu'à modérer tout de suite.

« Déjà on est parvenu à se faire entendre de nos infatigables; ils ont répondu au bruit par un bruit semblable; on avance, le son de leurs outils qui bécotaient la mine se répercutait; on redoublait d'efforts. Bientôt on ne les entend plus. Se reposent-ils de leurs fatigues? ont-ils reculé? quelle anxiété! quelles angoisses mortelles compriment les âmes, sans diminuer le courage! comme nous, chacune des personnes qui sont venues offrir leurs services, voudrait avoir le pic dans les mains pour hâter la délivrance de *Goffin* et de ses compagnons.

MM. *Leyens* et *Maxim* disposent tout ce qui est nécessaire pour assurer les premiers secours de leur art. Tout est prêt, on approche, ils viennent tous; la voix de *Goffin* se fait entendre, on touche au moment du succès. Enfin le dernier coup de pic détruit le dernier obstacle; l'air en se mettant en équilibre produit une sorte de détonation qui semble célébrer notre triomphe.

« Mais on commande aux tendres épanchemens des libérateurs pour des hommes qu'ils viennent d'arracher au séjour des morts. On modère des sensations qui, quelque délicieuses, n'auraient pu leur devenir funestes, et l'on prend les plus sérieuses précautions avant de les rendre à la lumière. Ils voient enfin cette lumière chérie, *Goffin* accompagné Mr. *Bligny* en, le

plus ardent de ses libérateurs, et ne sera que le dernier de cet horrible combat.

« J'en suis de votre seconde vie ! braves bouillonneurs ! plus heureux que vous, nous éprouvons l'insupportable honneur de vous l'avoir rendue. Pour cette marque de reconnaissance nous vous demandons la plus entière soumission aux règles que la prudence vous impose pour votre propre salut. Cependant, ainsi qu'à vous, le père de ces de vos compagnons enchaînés tous nos regrets ; mais ces victimes n'étoient déjà plus, lorsque vous avez obéi à la voix de votre chef ; croyez que du moins, je ferai tous mes efforts pour soulager leurs vœux et leurs enfans.

« Et vous, brave Giffin ! vous allez recevoir le prix de vos sentimens généreux. Délégué par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, je dois vous remettre la décoration de la Légion d'honneur. Cette mission est pour moi une récompense ; jamais je n'en reçus de plus douce, jamais je ne me sentis plus honoré. Recevez ces horreurs que le plus grand des Souverains vous accorde, les principes de l'honneur le plus pur animent votre cœur, et c'est sur ce cœur même qu'on doit en placer le type sacré.

« Dans quel sens, en quel lieu y eut-il une communication plus directe et plus prompte entre le souverain et les sujets dans les classes les moins élevées ? C'est le 6 mars seulement, qu'après des renseignements, je pus confirmer mon premier rapport sur votre conduite, sur celle de votre digne fils, et déjà la récompense étoit prête. A notre grand Empereur seul il appartient de sentir qu'elle double

de valeur , lorsqu'elle n'est point attendue , et encore moins sollicitée.

« Vous n'êtes point oublié , vous jeune orfèvre dont la conduite honorerait un grand homme ; vous *Bernard*, *Lafaye*, *Chézy*, dignes égaux de *Goffin*. Le modèle comme le dispensateur de tous les genres de gloire vous a distingués, et vous accorde une gradification.

« Bénissons le Gouvernement d'un père qui veut connaître tous ses enfans. Le caractère qui distingue l'autorité paternelle n'est point la faiblesse , principe de tous les désordres , de tous les crimes ; c'est l'indulgence , et c'est, sous ce rapport, que le Gouvernement de S. M. est éminemment celui d'un père au milieu de ses enfans.

« Vous tous, Messieurs, qui venez d'assister au triomphe de la vertu ; vous que l'objet de cette fête a pénétré de la plus vive sensibilité, joignez vos voix à la mienne. Rendons mille actions de grâces à notre augustissime Empereur, et répétons, à jamais : VIVE NAPOLEON-LE-GRAND ! »

FIN.





